

quand il s'agit d'une belle écriture normalisée et calibrée sur une surface rocheuse préparée en *tabula ansata* ; la recherche de paramètres d'identification d'enfants en Campanie sur la base d'éléments cognitifs, mais la naïveté et la maladresse sont-elles nécessairement le fait de l'enfant ? ; les marques de carrières comme forme de diffusion de la culture épigraphique en Attique ; le graffiti politique sous le Principat ; une longue analyse de deux lettres gravées sous le pied d'un lécythe, mais est-ce vraiment autre chose qu'une marque de propriété ? ; les dévotions et bien d'autres choses dans le temple d'El Kanais ; la catégorisation des graffiti à Rome et en Campanie, où l'on trouverait un « coherent narrative sens » lié à la mémoire et à l'histoire de l'individu ; et Aphrodisias, où le corpus important et varié est révélateur de quelque chose qui est commun aux graffiti, et différent des autres catégories documentaires, « the thoughts and feelings of people, about whom the literary sources are often silent ». Le potentiel de l'étude des graffiti est considérable, mais « their study is difficult and challenging ».

Georges RAEPSAET

Mireille CORBIER et Jean-Pierre GUILHEMBET (Éd.), *L'écriture dans la maison romaine*. Paris, De Boccard, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 426 p., nombr. ill. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE). Prix : 60 €. ISBN 978-2-7018-0314-2.

Le point de vue développé dans cet ouvrage collectif est un peu différent que celui auquel on penserait d'abord : l'écriture dans la maison romaine, ce sont toutes les formes que peut prendre l'écrit, aussi bien dans les activités officielles et publiques, que dans le quotidien de la vie privée. Ce dernier aspect, en fait, est même le moins représenté, un seul article (de M. Cullin et S. Dardaine) plutôt sommaire et à la bibliographie minimale traitant des graffiti, des marques de propriété, des pesons, des bagues alors que R. Frei-Stolba s'attache plus en détail aux étiquettes en plomb à l'intérêt commercial étonnant. Ce n'est donc pas pour les menues inscriptions qui sont aujourd'hui au cœur de nombreuses recherches et qui ont été montrées comme des indices importants du juridisme qui préside aux activités économiques, qu'il faut ouvrir le volume. D'autres usages de l'écriture, plus monumentaux, sont ici valorisés, d'abord les méthodes d'identification des propriétaires des *domus* urbaines de Rome, principalement les inscriptions honorifiques et dédicaces religieuses, par un des éditeurs, J.-P. Guilhembet. J'y aurais attendu les fistules de la distribution d'eau, malgré la polémique sur leur signification, ou les « bolli laterizi » si riches d'informations en tout genre. Dans la suite logique, on lira la courte étude de M.T. Boatwright sur les *elogia* des *Volusi Saturnini* dans leur grande demeure de *Lucus Feroniae*. Toujours dans le domaine de la pierre, F. Pesando décrit les différentes marques des carriers et constructeurs sur les maisons des cités du Vésuve. Modifiant complètement l'angle d'attaque, I. Fauduet répertorie brièvement les différentes catégories d'écrits qui, dans une maison, peuvent être associés aux divinités et à la religion, autels mais aussi laraires, peintures, mosaïques et graffiti muraux. Dans la foulée R.S.O. Tomlin envisage les tablettes magiques de Grande-Bretagne tandis que S. Follet étudie de manière critique la sphère « magique » d'Athènes (*IG II<sup>2</sup> 2787*) qui a déjà suscité beaucoup d'attention tout en demeurant fort mystérieuse. L'éclairage suivant est celui de la maison en tant que « lieu de mémoire » où tout d'abord C. Badel et P. Le Roux

s'intéressent aux tables de patronat qui auraient pu figurer en complément de la première étude, ces inscriptions étant également de bons marqueurs de propriété. En phase avec le thème, la synthèse de G. Camodeca, dont on ne compte plus les éditions de tablettes de cire et autres *papyri* documentaires des villas de Campanie, propose un excellent aperçu des trouvailles d'archives, que recèlent les maisons de Pompéi et d'Herculanum, et l'histoire de leur conservation. Dans la même optique A. Bérenger parcourt des exemples d'archives privées découvertes dans des milieux divers, occasion de rappeler les mises en garde d'Alain Martin sur la notion d'« ensemble archivistique » qui ne peut être fortuit mais exige une accumulation et un classement délibérés. Autre volet de la mémoire, les *imagines* et les *tituli* familiaux et généalogiques qu'évoque M. Corbier. La troisième partie allie texte et image, et propose un examen des mosaïques espagnoles en tant que témoin de la culture littéraire des élites (J. Lancha), ou que support de textes plus ou moins consistants (J. Gómez Pallarès) ; en Afrique, d'autres exemples que décrit R. Hanoune, faisant remarquer qu'il n'y a pas nécessairement de cohérence entre les pratiques d'une maison à l'autre, même si les thèmes illustrés sont proches. Plus abstraite, plus littéraire aussi, la réflexion de R. Brethes sur les descriptions d'images dans les œuvres de Lucien ou de Longus, sur l'éducation au regard qui, selon lui, participait pleinement à la formation de l'homme cultivé et qui était particulièrement mise à l'épreuve dans le contexte privé des maisons en tant que lieux d'exposition d'œuvres d'art. Très différente, la perspective d'A. Beschouch axée sur les sodalités africo-romaines, en particulier leur représentation emblématique et leur rivalité dans les espaces domestiques sur le thème des *ludi* et *munera* qu'elles produisaient. – Toutes ces contributions sont brèves et synthétiques, parfois un peu rapides aussi, sur un thème à chaque fois riche et foisonnant, dont l'ouvrage offre un aperçu qui ne peut qu'encourager à développer la lecture et l'intérêt, tant d'aspects de la vie privée et publique des Romains étant accessibles par cette approche.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Kasper GRØNLUND EVERS, *The Vindolanda Tablets and the Ancient Economy*. Oxford, Archaeopress, 2011. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 77 p., 4 fig. (BAR. BRITISH SERIES, 544). Prix : 27 £. ISBN 978-1-4073-0842-5.

Le contenu très concret des tablettes de *Vindolanda* en terme de vente, d'achat et d'échange de marchandises et de services devait susciter un jour ou l'autre une évaluation économique globale et mesurée à l'aune à la fois des théories économiques passées et actuelles et des documents et données dont nous disposons par ailleurs pour le monde romain. C'est désormais chose faite. Arriver, pour un jeune chercheur formé à l'Université de Copenhague en 2006, dans une dissertation de master soutenue à l'Université de Lancaster en 2009, à dégager avec une telle maîtrise les mécanismes de fonctionnement de l'économie de et autour de *Vindolanda* et à en comprendre avec une telle maturité la structure et la signification dans le cadre de l'économie antique, est remarquable. En 70 pages denses mais lisibles, accompagnées régulièrement de tableaux et de récapitulatifs bienvenus, Grønlund Evers rentre dans les documents les plus significatifs pour en saisir l'essentiel. Loin des schémas conceptuels multipliés à l'envi par les économistes en chambre depuis plus d'un siècle, ici on vit le concret des